

[EXTRAIT]

Êtes-vous plus fort que Google Maps ?

Poursuivant son périple de Shanghai à Venice Beach, le philosophe pose la question du libre arbitre à ses interlocuteurs, qui révolutionnent, grâce à l'intelligence artificielle, les recrutements professionnels comme les rencontres amoureuses.

Il pleuvait sur Shanghai. Pas la pluie fine de Nantes qui inspirait Barbara, mais une violente pluie de mousson qui dégoulinait des tours, noyait les trottoirs et rendait tout déplacement impossible. Je trouvai refuge au musée Yuz, qui organisait l'exposition du collectif Random international, censée interroger la place de l'humanité dans un univers technologique. Le programme annonçait « tout et rien ». Je misai sur le rien et poussai la porte en m'essorant.

L'exposition de Shanghai se voulait sévère à l'égard de la machine, en plongeant le visiteur dans toutes sortes d'expériences dérangeantes : on se voyait broyé par un bulldozer ou reflété en nuage de points lumineux sur un écran. On se trouvait isolé de la nature dans une Rain Room où la pluie s'arrête au passage du visiteur. C'était peut-être un hasard, mais mon séjour en Chine commençait sous des auspices plus critiques que mon périple américain. Au milieu de la pièce principale se déployait une installation apparemment anodine : quelques dizaines de tourniquets positionnés à égale distance les uns des autres. Les visiteurs y passaient distraitement, se frayant un passage de l'un à l'autre pour traverser la salle. Je constatai au bout d'un moment que leur trajectoire était légèrement déviée par les tourniquets. Sans qu'ils en aient conscience, ils s'écartaient de la ligne droite, ce qui réorientait l'ensemble de leur déambulation dans l'exposition. Je m'y essayai à mon tour : en poussant mécaniquement les branches métalliques des tourniquets, je me sentis irrésistiblement attiré de l'un à l'autre, suivant une sorte de dessein dont le sens m'échappait. Pourtant, j'aurais pu à tout moment changer de direction ou revenir sur mes pas. Aucun obstacle physique ne m'en empêchait. Mais il était plus commode de se laisser ainsi glisser sans résistance. N'avais-je pas fait le choix initial de passer au travers des tourniquets, alors que j'aurais pu aisément les contourner ?

Quel rapport avec la technologie ? Les autres œuvres exposées délivraient un message assez clair. Les tourniquets, eux, restaient muets. Pas de notice explicative, pas de slogan graffité. Je n'y accordai pas grande importance et je m'égayais dans la distrayante et très populaire Rain Room.

Les jours passèrent, me plongeant dans la réalité du contrôle social à la chinoise, où l'utilisation massive de l'intelligence artificielle (IA) doit permettre de guider les comportements des citoyens dans presque tous les secteurs, depuis l'éducation

jusqu'à l'amour. Les systèmes de recommandation, fondés sur la maximalisation des préférences individuelles, visent à déléguer l'exercice du choix à la machine. Ces tourniquets prirent alors tout leur sens. Comme eux, l'IA n'impose rien. Elle suggère, elle canalise, elle rassure. Il faut imaginer chaque tourniquet réglé de manière précise et personnalisée, modifiant imperceptiblement la trajectoire de chacun en fonction de son intérêt propre comme de celui du groupe. On a toujours l'impression d'avoir choisi soi-même son objectif et de recourir librement à la technologie disponible. On se rassure en imaginant que l'on peut encore renoncer, qu'il suffit de ne pas cliquer. Et pourtant, de tourniquet en tourniquet, étourdi par le confort et l'efficacité, on renonce au renoncement. Si l'on essaie au début de prendre des chemins de traverse, les faiblesses de notre jugement nous découragent vite de lutter avec la puissance d'optimisation de l'ordinateur. Alors, on se laisse guider. Qui utilise encore des cartes et des boussoles plutôt que Google Maps ?

Je crains que nous entrions dans la société des tourniquets. En raison des considérations biologiques développées précédemment, je ne vois pas dans l'IA de menace métaphysique sur l'avenir d'Homo sapiens. Les débats sur la superintelligence nous masquent le véritable enjeu social de cette technologie, à savoir la question du libre arbitre. Car les applications industrielles de l'IA, qui se développent de manière fulgurante, tendent à éliminer le choix individuel de nos existences. Pour mieux nous servir, elles nous dispensent de prendre des décisions humaines, trop humaines, inévitablement biaisées et mal informées. En nous apportant toujours davantage de bien-être, elles font tous les jours la preuve de leur utilité et de leur supériorité. L'IA connaît nos goûts profonds mieux que notre conscience superficielle : pourquoi ne pas lui abandonner la gestion de notre bonheur ? Comme Tocqueville, qui avait trouvé dans l'« égalité » le principe moteur des démocraties naissantes, j'ai conclu de ce long périple que la « fin du libre arbitre » caractérisait l'ère de l'IA. Après tout, peut-être est-ce là une solution aux maux de l'humanité. Peut-être le libre arbitre était-il une fable scolastique, une illusion que nous pourrions nous enorgueillir de chasser. Mais encore faut-il être pleinement conscients de ce que nous nous apprêtons à perdre.

Quelques bières avec Ramsey Brown, neuroscientifique, start-uppeur et schizophrène

Telle qu'elle est déclinée aujourd'hui par l'industrie numérique, l'IA participe à ce nudge universel pour deux raisons essentielles : elle permet la personnalisation et l'optimisation. Chacun est « nudgé » en fonction des données qu'il a fournies et qui permettent d'identifier son comportement précis. Ce nudge est doublement déterminé par la prise en compte du bien-être de l'utilisateur d'une part et de l'utilité collective d'autre part. C'est en cela qu'il est éminemment politique. Cette fonction profonde de l'IA m'a été révélée au coucher du soleil sur une terrasse de Venice Beach, où je prenais une bière avec Ramsey Brown, fondateur de la start-up Boundless AI et l'un des personnages les plus hauts en couleur que j'aie croisés. Avec sa barbe fournie, sa chemise hawaïenne ouverte jusqu'au nombril et son crâne rasé sur les côtés, Ramsey offre un étonnant mélange de pope orthodoxe, de BHL et de Justin Bieber. Il m'entraîne avec enthousiasme sur une plage à l'ouest de Los Angeles, dans ce quartier où se retrouvent les jeunes technophiles chassés de la Valley par les prix de l'immobilier. Nous finirons dans son modeste bungalow à boire du whisky tourbé en fumant ...